

LA
PORTEUSE DE PAIN

—
PREMIÈRE PARTIE.—(Suite.)

LIV

« EST singulier, dit-il. On prétend que les impressions gravées dans la mémoire d'un enfant sont ineffaçables. Il n'en est point ainsi pour moi. Tout a disparu. Quel âge avais-je donc à cette époque ?

—Trois ans et demi.

—Il y a donc vingt et un ans de cela.

—Oui.

—Je ne me souviens de rien de cet âge.

—Cherche bien.

—J'ai beau chercher... C'est la nuit... l'obscurité complète.

—Eh bien ! reprit Etienne Castel, tu avais près de toi, dans le jardin où la scène se passait, le petit cheval donné par ta mère, et comme je veux soigner tous les détails, comme celui-là d'ailleurs est caractéristique et pittoresque, j'ai besoin du joujou en question pour le peindre d'après nature, car je n'ai fait que l'indiquer de souvenir.

—Je vous le ferai porter, mon ami, ou je vous le porterai moi-même.

—Je te remercie d'avance.

—D'après ce que vous venez de me dire, continua Georges, les portraits de ma mère, de mon oncle, le vôtre, se trouvent sur cette toile ?

—Et le tien, oui.

—Avez-vous le projet de vendre le tableau en question ?

—Pourquoi diable me demandes-tu cela ?

—Parce que je n'ai encore chez moi rien de vous, et que je vous achèterais ce tableau qui serait pour moi plus et mieux qu'une œuvre d'art.

—Tu veux m'acheter de la peinture ? fit Etienne en mordillant ses longues moustaches.

—Pourquoi non ?

—Tu es donc bien riche ! Tu sais que je vends très cher.

Georges répondit en souriant :

—Je sais cela. Mais je sais également que vous me traiterez en ami.

—Hum ! hum ! Il aura de la valeur, ce tableau.

—Comme toutes vos œuvres.

—Hum ! hum ! Plus que les autres.

—Eh bien ! cher tuteur, estimez-le, et si je ne puis vous le payer tout entier d'un seul coup, vous m'accorderez un peu de crédit pour le reste.

—Cela te ruinera !

—Si cela fait un trou, je le boucherai vite à force de travail.

Etienne Castel haussa les épaules.

Tu es vraiment bête, mon pauvre enfant ! dit-il avec un gros rire. N'as-tu donc pas compris que ce tableau est à toi, et que si je le retouche c'est uniquement pour te l'offrir ?

—Ah ! cher tuteur !

—C'est une surprise que je voulais te faire. Mais va te promener ! pas moyen ! Eh bien ! la voilà faite, ma surprise. Le jour où j'aurai fini, le

tableau sera chez toi. Prépare-lui donc une belle place dans ton salon.

—Et, quand aurez-vous fini ?

—C'est difficile à dire. Il n'y a pas mal à faire et je ne travaillerai point à cela seulement. Mettons quatre ou cinq mois.

—Mais, d'ici là, au moins, pourrai-je le voir ?

—Toutes les fois qu'il te plaira de rendre visite à mon atelier.

—Dès demain, alors.

—Dès demain, si tu veux.

LV

Georges prit les mains d'Etienne Castel et les serra avec effusion.

—Ah ! que vous êtes bon, cher tuteur ! dit-il en même temps ; je vous remercie par avance, et de toute mon âme ! Mais, dites-moi, cette femme arrêtée par les gendarmes chez mon oncle, à la cure de Chevry et qui, je le vois, occupe la première place dans votre tableau, qu'avait-elle fait ?



La fille de Jeanne Fortier, au lieu de lui répondre, le regarda bien en face.—(Voir, page 46, col. 2.)

—On l'accusait du triple crime de vol, d'incendie et d'assassinat, répondit l'artiste.

—Oh ! la malheureuse ! Elle a passé en justice, sans doute ?

—Oui.

—A-t-elle été condamnée ?

—A la réclusion perpétuelle, oui.

—C'est qu'alors elle était coupable.

—Sans doute, puisque les juges ont trouvé des preuves suffisantes pour la condamner.

—Savez-vous son nom ?

—Je l'ai su autrefois, mais je l'ai oublié.

L'entretien en était là, quand un nouveau coup de sonnette se fit entendre.

—Si c'est un client qui vient te consulter, j'irai fumer une cigarette dans ta chambre, dit Etienne.

—Attendez un instant ; nous allons voir.

Madeleine entra.

—Qui est-ce ? lui demanda Georges.

—Un monsieur qui demande à parler à monsieur.

—Pour affaires ?

—Non, pour voir monsieur, tout simplement.

—Vous a-t-il donné sa carte ?

—Il n'en avait pas sur lui.

—Au moins, il vous a dit son nom ?

—Pour ça, oui. Il s'appelle Lucien Labroue.

Georges poussa une exclamation de surprise et de joie.

—Lucien Labroue, répéta le peintre étonné.

—Oui, un ancien camarade de collège, un ami que je n'ai pas vu depuis cinq ans. Est-ce que vous le connaissez, mon cher tuteur ?

—Je crois du moins connaître son nom.

—Vous me permettez de le recevoir en votre présence ?

—Non seulement je te le permets bien volontiers, mais je t'en prie.

—Madeleine, faites entrer.

La vieille servante sortit, et une seconde plus tard Lucien Labroue parut sur le seuil du cabinet. Georges lui tendit les bras en s'écriant :

—Lucien ! mon cher Lucien !

Les deux jeunes gens très émus se donnèrent une accolade fraternelle.

—Ah ! que c'est bien à toi d'être venu ! dit Georges, et que je suis heureux de te voir !

—Pas plus que moi de t'embrasser, répliqua Lucien ; puis il s'inclina devant l'artiste.

—Mon tuteur et mon ami, fit le jeune avocat, monsieur Etienne Castel.

—Un peintre hors ligne dont je connais et dont j'admire le talent si fin et si distingué, répliqua Lucien en s'inclinant de nouveau.

—Vous me prenez par mon faible, monsieur, dit le peintre en souriant. Les artistes aiment la louange et je ne fais point exception à la règle générale.

—Tu habites Paris ? demanda Georges à son ami.

—Oui, depuis deux ans.

—Une vocation irrésistible te poussait vers la mécanique.

Tu es donc à la tête d'un établissement ?

—Hélas ! non.

—Comment, non ? Avec ton mérite !

—Ce que tu veux bien me faire l'honneur d'appeler mon mérite, ne m'a jusqu'à ce jour conduit à rien. Je végète. J'en suis réduit pour vivre à faire des copies de machines, des lavis, des épreuves.

—Je tombe de mon haut !

—Les choses sont ainsi, et ce n'est point le courage qui me manque cependant !

—As-tu fait des démarches pour te caser ?

—De nombreuses démarches, toutes infructueuses, et en désespoir de cause je viens te trouver.

—C'est ce qu'il aurait fallu faire tout d'abord. Un garçon comme toi doit ouvrir ses ailes, prendre son vol et non végéter ! Tu avais une tante ?

—Oui, la sœur de mon père, une bonne et sainte femme qui est morte peu de temps après le jour où je t'ai vu pour la dernière fois.

—Ne t'a-t-elle rien laissé ?

—Quelques milliers de francs qui m'ont permis de compléter mes études.

—Eh bien, mon cher Lucien, je ne regrette qu'une chose, c'est que tu aies tardé à t'adresser à moi. Dès demain, je m'occuperai de toi, et d'une façon sérieuse.